

# LE CRIME DES FEMMES

XI

LES NYMPHES DES EAUX

(Suite)

Elle demeurait plongée dans une rêverie douloureuse, quand une voix murmura presque à son oreille :

— Vous songez au départ ?

— Qui vous le fait croire ? demanda madame Courcy en se tournant vers le prince.

— Votre tristesse ?

Augustine se mit à rire nerveusement.

— La saison est finie, le monde élégant déserte, je m'en vais... Qu'y a-t-il dans tout cela qui soit capable de m'affliger ?

— Tout et rien, dit le prince, mais vous ne voulez pas être sincère ?

— Pourquoi célerais-je la vérité ?

— Parce que je vous la demande.

— Mentirais-je de parti pris ?

— Je le crois ; et cependant, ajouta le prince avec une certaine mélancolie, vous auriez tort.

— Quel tort ? demanda Augustine ; vous parlez par énigmes, mon prince. Vous oubliez que je ne sais point les deviner...

— On ne m'en a jamais écrit.

— Ne lit-on que les volumes et les lettres mises à la poste ?

Le prince regarda madame Courcy en face ; elle baissa les yeux comme si elle eût subi la fascination d'un serpent, et fixa ses grandes prunelles bleues sur celles du prince... Soudain, et sans qu'elle comprît pourquoi, des larmes montèrent à ses paupières...

Le prince reprit d'une voix troublée :

— Vous voyez bien que vous n'ignorez pas pourquoi ce départ vous attriste ?

Augustine parut s'éveiller d'un songe.

— Pour la seconde fois, elle éclata de rire.

— Vous avez raison, je regrette le vieux Rhin et ses souvenirs ; je regrette la Mexburg au sommet de la colline ; la Koenigsthal, ce pavoi changé en trône ; Lahneck, où se battirent les derniers Templiers... Tout ce que nous avons vu, admiré, tout ce qui transportait notre esprit vers des temps lointains, au milieu du fracas de la bataille, ou des cours de poésie des Minnesingers... Je regrette ce qu'il ne nous sera jamais donné de revoir.

— La chevalerie eut l'amour pour plus grand rayonnement, reprit le prince, qu'il se manifestât par la gloire des armes, la splendeur des lettres, les merveilles des découvertes... Or, si l'amour survit au moyen âge, que pouvons-nous regretter ?

— Croyez-vous donc ? demanda Augustine.

— Je passe à le maudire la moitié de ma vie, et l'autre à le poursuivre ; facile, je le rejette ; trompeur : je le châtie... et je le cherche encore... Et vous ?...

— Moi ! fit Augustine, je suis mariée.

— Bah ! répliqua le prince, pensez-vous que je l'oublie ?

Serge salua Augustine et rejoignit Varvara qui passait.

Le lendemain, après une nuit d'insomnie, madame Courcy ordonnait à sa femme de chambre de préparer ses malles : elle voulait partir dans deux jours.

Quand madame Courcy annonça cette nouvelle à ses amies, Varvara lui répondit :

— Je vous devance d'une journée, la colonie s'éloigne demain : les Labanof, les Nériskine, le prince Serge lui-même... Nous passerons par Berlin, mais avant cinq mois nous nous retrouverons à Paris.

Le lendemain, Augustine conduisit ses amies au chemin de fer. Le prince, en élégant costume de voyage, une fleur à la boutonnière, s'empressait autour de Douchinka. Son adieu à Augustine fut presque froid ; le visage du jeune Russe ne trahit pas la moindre émotion ; le sphinx garda son secret. Quand le sifflet de la locomotive donna le signal du départ, madame Courcy sentit en elle un profond déchirement. Varvara lui tendit une dernière fois la main par la portière, et le convoi partit.

— Allons ! dit Augustine, c'est bien fini.

Elle baissa la tête et regagna lentement son hôtel.

Le surlendemain, elle quittait Ems à son tour. Le train s'arrêtait à Oberlandsthein ; elle donnait quelques ordres à sa femme de chambre avant de quitter le wagon, quand, debout près d'elle, elle reconnut le prince Orlov.

— Daignez-vous accepter mes services, madame ? lui demanda-t-elle.

— Comment, Serge Ivanowich ! je vous croyais à Berlin ?

— Une foulure au pied gauche m'a forcé de m'arrêter.

Il présenta sa main à Augustine, qui sauta légèrement à terre. Dix minutes après, le nouveau train arrivait, et madame Courcy remontait en voiture. Le prince se plaça en face de la jeune femme et poursuivit la conversation commencée.

Les employés appelaient les voyageurs et fermaient les portières.

— Mais, prince, dit Augustine, le train va partir.

— Je le sais.

— Mais vous ne suivez pas la route de Berlin ?

— J'ai changé d'itinéraire.

Augustine rougit ; elle eut voulu se fâcher,

demander au prince de quel droit il la suivait, mais Serge ouvrit un *Guide* et se mit à lire attentivement. A Cologne, il conduisit la jeune femme au buffet ; puis, comme auparavant, il s'occupa de sa lecture, se trouvant néanmoins toujours prêt à lui rendre mille petits services.

Quand le chemin de fer s'arrêta en gare de Paris, le jeune Russe saisit la main d'Augustine avec une sorte de violence.

— Je ne vous demande pas où et quand nous nous reverrons, lui dit-il, ce sera partout et toujours !

— Adieu ! cria madame Courcy.

— Partout et toujours ! répéta le prince Serge.

XII

ACCALMIE

Les événements qui précédèrent aux Haussois le départ d'Augustine, laissèrent M. Courcy accablé de tristesse. La force lui manqua subitement. Il perdit la foi. Son œuvre lui parut tellement irréalisable qu'il se demanda s'il devait la poursuivre. Qu'avait-il besoin de chercher plus que les autres manufacturiers ? Quoi, après avoir sacrifié sa vie à l'amélioration physique et morale des ouvriers, il arrivait à ce résultat que tout était à recommencer ! Il échouait sur des grains de sable. Pendant une heure, Benjamin se traita de niais et de fou. Mais sa conscience ne tarda pas à réclamer d'une façon énergique. Non ! il n'était point stupide de risquer des millions, et, mieux encore, les richesses de son âme, pour combattre le mal dont, jusqu'à cette heure, il préservait sa colonie. Cela valait la peine de lutter et de souffrir. Si quelque désordre se glissait dans la population des Haussois, il fallait sans hésitation mettre le fer et le feu dans la plaie, renvoyer les grévistes et les mutins, et couper le mal dans sa racine. Cette décision entraîna des pertes d'argent, car le départ de meneurs arrêterait la marche d'un certain nombre de broches et de métiers ; M. Courcy les accepta, et le samedi suivant il réunit lui-même les ouvriers pour la paie. Les mutins se rapprochèrent dans un but hostile, les autres se comptèrent du regard et s'assurèrent qu'ils gardaient la majorité. Le fabricant paraissait fort ému. Il rappela aux ouvriers ses souvenirs personnels ; comment orphelin, il avait grandi dans la fabrique dont, grâce à son activité et à sa bonne conduite, il était devenu propriétaire ; comment il les avait admis à la participation des bénéfices de sa maison ; il parla de sa joie quand le succès couronna ses efforts et que son établissement fut cité comme une fabrique modèle. Puis il peignit l'affaiblissement du bien, la diminution de l'épargne, les premiers symptômes de désordre. Il dit comment Mouillavoine, spéculant sur un mauvais esprit, ouvrit le cabaret qui menait les familles d'ouvriers à leur ruine.

— Le mal vient de là ! s'écria M. Courcy ; depuis que cette maison maudite s'est élevée en face de la mienne, vos femmes demandent en vain le salaire de la semaine, vous le dépensez en orgies. Les liens de famille se sont relâchés, les ménagères s'occupent moins de leurs enfants, et davantage de leur toilette. On voit, le soir, rentrer aux Haussois des hommes perdus d'ivresse. Plus d'une fois le bruit de sanglantes querelles m'a réveillé. Je ne puis abattre le cabaret, mais je vous supplie de n'en pas franchir le seuil.

— Quant à moi, autant je suis heureux de commander à des artisans laborieux et probes, autant les débauchés m'inspirent de dégoût. Ne répondez point qu'en dehors des heures de travail, vous êtes maîtres chez vous ; je défends, moi, que vous vous dégradiez. Je n'exempte aucune de vos heures de ma sollicitude. Je vous garderai tels que vous étiez autrefois, membres unis d'une seule famille, ou nous nous séparerons. Je dois aux bons ouvriers de chasser du troupeau les brebis galeuses.

— Ah ! ça, mais, on nous insulte, dit un ouvrier.

— Et nous le souffririons ? ajouta un autre.

— Faudra voir ! s'écria un apprenti, on ne doit pas opprimer le peuple.

Un souffle de discorde courait dans le groupe de gauche.

Les ouvriers résolus à défendre M. Courcy se rapprochèrent.

— C'est un aristocrate déguisé en bienfaiteur, dit un mécanicien, nous avons le droit d'aller au cabaret ; nous y retournerons...

— J'ai aussi le droit de déclarer que vous ne faites plus partie de ma fabrique.

— Essayez ! répondit un homme à face blême.

— Je le ferai, répliqua M. Courcy avec calme.

Quelques bras menaçants se tendirent vers le manufacturier.

— Je ne vous repousse ni vous insulte, répliqua-t-il, j'use simplement de mon droit. Jules Aubain, voici votre semaine, vous cessez de travailler aux Haussois ; vous aussi, Taillard, qui me menacez ; et vous, Cordier, qui battez cruellement votre femme ; et les cinq hommes qui veulent se ruer sur cette table... Celui qui refusera de s'engager par serment à ne pas entrer au cabaret, recevra son congé et son argent.

Les ouvriers chassés par M. Courcy poussèrent un éclat de rire insolent ; celui à qui l'on venait de parler de sa femme baissa la tête.

Un groupe criard, s'exaltant, se poussa, arriva au bureau et jura qu'il resterait libre ; quelques jeunes gens, touchés par la douceur de M. Courcy, promirent de s'amender ; une mauvaise honte retint le plus grand nombre. Ben-

jamin compta quatre-vingts rebelles : un tiers des hommes qu'il occupait.

En franchissant la porte d'entrée, Taillard leva le bras en signe de menace.

— Gare à la fabrique ! dit-il, on pourrait en faire un feu de joie !

Quand les turbulents se furent retirés, M. Courcy chargea le contre-maître de ses intérêts, annonçant qu'il partait pour la Flandre afin de ramener de nouveaux ouvriers. Il remercia les vieux travailleurs de leur fidélité ; il les supplia de garder la simplicité de la vie, source de fortune et de bonheur pour la colonie, et finit par rappeler le suicide de l'infortunée Marielle.

Un cri plein d'élan répondit au manufacturier, et il put croire que la phalange dont il restait entouré ne compterait pas de défection.

Les mécontents, forcés de partir, s'exaltaient mutuellement à la haine contre M. Courcy. Il leur devenait difficile de trouver de l'occupation ; la fabrique des Haussois existait seule dans un grand rayon ; d'ailleurs, il ne paraissait guère probable qu'à jour fixe un établissement rival eût besoin de quatre-vingts ouvriers. Que deviendraient les femmes et les enfants innocents de l'obstination du chef de famille ? Sans doute, il régnait un peu de vanité dans l'esprit des jeunes filles et des jeunes mères, mais du moment où elles auraient compris qu'il s'agissait de la ruine de la maison, elles auraient sacrifié leur coquetterie.

M. Courcy autorisa les ouvriers qui partaient à rester quelques jours dans leurs maisons ; ils mirent un mauvais orgueil à les quitter tout de suite. On entassa les meubles dans des charrettes, et on alla loger, qui chez Mouillavoine, qui au village, dans de sordides demeures. Quelques femmes firent d'inutiles tentatives pour amener leurs maris à la soumission ; deux seulement réussirent. Elles allèrent, accompagnées de leurs enfants, trouver M. Courcy ; celui-ci montra pour les deux fileuses une bienveillance paternelle. Quand leurs camarades apprurent cette soumission, ils accablèrent d'injures les ouvriers repentants.

— Si j'étais garçon, dit l'un, je m'entêtera, mais j'ai quatre enfants.

— Ma femme est souffrante, ajouta le second, mon refus de céder à une juste prière l'aurait fait douter de mon affection.

— Tu canes ! s'écria l'un des grévistes, mais nous te repincerons !

Hubert Fortier ne s'émut pas de cette menace ; il replaça dans la maison les meubles à demi démenagés, et jamais il n'apprécia mieux le calme de sa demeure et le bonheur domestique dont il jouissait que dans le milieu honnête et sain qu'il avait failli quitter. L'émotion le tenait à la gorge quand il regardait sa femme, pâle et faible, et les petits enfants endormis dans leurs berceaux.

Deux jours après ces événements, M. Courcy partit pour la Flandre. Il la traversa seulément ; les journaux lui apprirent la nouvelle d'un horrible sinistre à Amsterdam. Une des plus importantes filatures venait d'être la proie des flammes. Ce sinistre ruina, non-seulement des industriels, mais encore les ouvriers qu'ils employaient. L'incendie avait subitement éclaté dans l'atelier de pelotage et de vidage, au-dessous des magasins renfermant les marchandises préparées et prêtes à être livrées à l'industrie. La hâte mise à enlever les ballots et les métiers, causa de nombreux ravages, et, au point du jour, il ne restait rien de cette magnifique exploitation. Six cents femmes et deux cents hommes se trouvaient dépourvus de tout moyen d'existence.

Quand M. Courcy arriva sur le lieu du désastre, il trouva quatre murailles noires et croulantes, et un amas de cendres à peine refroidies.

Il alla trouver les manufacturiers, et leur offrit d'enrôler les ouvriers pendant la période forcée de l'inexploitation. Six mois au moins se passeraient avant la reconstruction de la manufacture. MM. Von der Backer, frères et compagnie, se réjouirent d'une coïncidence préservant de la misère un grand nombre de familles. Malheureusement, M. Courcy ne pouvait emmener tout le monde ; MM. Von der Backer désignèrent les chefs de famille qui devaient accompagner M. Courcy. Le propriétaire des Haussois ayant remarqué que les femmes et les jeunes filles trouvaient en Hollande, dans le métier de dentellières, une ressource précieuse à joindre au salaire des pères et des époux, se fit indiquer d'habiles ouvrières et les éblouit par de telles offres, qu'elles consentirent à partir pour la France, afin d'enseigner leur état aux femmes des Haussois.

Avant la fin de la semaine, Benjamin installait les nouveaux venus à la fabrique.

Il eut d'abord des embarras assez grands : les Hollandais parlaient peu le français, la plupart ne le parlaient pas du tout ; mais M. Courcy promit de fortes récompenses aux Français qui apprendraient le hollandais, et aux Hollandais qui étudieraient le français. Les enfants trouvèrent à l'école un amusement dans la diversité de langage de leurs camarades : les dentellières s'instruisirent dans leurs élèves ; au bout d'un mois, on s'entendait à force de zèle et de complaisance.

Pendant la durée de cette crise, Paul Barthier montra le plus entier dévouement. Il encourageait Courcy, le soutenait ; sa connaissance des langues du Nord lui permit de rendre de véritables services.

Il avait d'autant plus de mérite à se prodiguer ainsi, que Lory allait devenir mère pour la seconde fois. Elle s'en réjouissait avec Paul et parlait au premier baby de l'autre ange qui descendait du ciel pour l'empêcher de s'ennuyer sur la terre.

Pendant la moisson, les ouvriers renvoyés s'occupèrent dans les fermes avoisinantes ; plusieurs essaimèrent dans les départements voisins ; beaucoup se reposèrent sur leurs femmes et vécutrent dans une honteuse pauvreté.

Un soir, dans le cabaret de maître Futé, s'organisa une conspiration. Il ne s'agissait de rien moins que l'entamer une lutte acharnée avec les Hollandais. L'on profiterait du dimanche pendant lequel ils ne manqueraient jamais de se promener en famille ; on les cernerait et de bataille à coups de poings, et, s'il le fallait, de couteaux, en laisserait assez de morts et de blessés pour faire souhaiter aux autres de ne pas rester dans le pays.

Des hommes ivres applaudirent à cette sauvage idée. On était au vendredi, et le dimanche suivant fut désigné pour l'exécution du complot. Cette collision eût amené de désastreux résultats si Carème ne se fût échappé pendant la nuit du cabaret de Mouillavoine, pour avertir M. Courcy de ce qui se préparait.

— Ne me vendez pas ! ajouta l'enfant, Mouillavoine me tuerait !

Le dimanche, la colonie hollandaise sortit comme d'habitude, prenant pour but de sa promenade un bois de sapins ombreux et frais. De tous côtés passaient les ouvriers chassés ; ils débouchaient par groupes de quatre, de six, de douze ; quand ils se virent en nombre, ils coururent vers les paisibles étrangers, les sommèrent d'avoir à quitter le pays, les accablèrent d'injures, et allaient en venir aux voies de fait quand la gendarmerie survint tout à coup, dispersa le rassemblement et s'empara des chefs de ce complot. Ce fut la dernière manifestation de haine contre M. Courcy. A la suite de l'arrestation d'une vingtaine des pratiques de Mouillavoine, le cabaret fut mal noté par l'autorité ; le garde champêtre et le brigadier exercèrent autour de cette demeure une active surveillance, et l'on put croire que la paix régnerait aux Haussois.

Quand M. Courcy eut terminé ses arrangements intérieurs, régularisés, pacifiés, vivifiés autour de lui, son énergie tomba. Sa conscience, tranquille au sujet des autres, lui laissa le temps de songer à lui. Il sentit son cœur s'emplier d'inquiétude et d'angoisse. Les lettres qu'il recevait de sa femme, pleines de détails sur les fêtes d'Ems et le luxe qu'on y déployait, ne contenaient ni impatience de rentrer aux Haussois, ni tendre souvenir pour Benjamin. Augustine aurait pu expédier cette lettre à un journal de mode, sous ce titre : *Gazette des Eaux* ; l'article aurait eu du succès, mais le mari, recevant ces pages légères, ne pouvait manquer d'être intérieurement froissé. Courcy se demanda de nouveau si sa femme l'aimait... Quand les doutes le torturaient d'une façon trop cruelle, il courait aux Saulais, se reposait le cœur et l'esprit en face du spectacle présenté par la ferme et la maison de Lory.

Il trouva madame Méline travaillant inévitablement à un tricet destiné au bébé ; Lory tenait l'enfant sur ses genoux et le regardait jouer avec son père. Le chérubin poussait des éclats de rire sonores comme une pluie d'argent, essayait ses premiers pas avec une audace souvent suivie d'une chute, se soulait honteux, regardait sa mère entre ses doigts roses, puis, tout à coup, reprenait sa course, et se jetait dans les bras grands ouverts de Paul.

Lorsque Benjamin parlait d'Augustine, Lory rappelait toutes les qualités de son amie, et la mettait dans son jour comme une toile précieuse.

M. Courcy répétait :

— Vous avez raison, elle est bonne ! il lui manque un ange comme le vôtre pour la rendre parfaite.

— Patience donc ! répliquait Paul ; laissez monsieur mon fils prendre deux ou trois ans d'avance sur mademoiselle votre fille, afin que nous puissions les marier ensemble.

Augustine revint aux Haussois, non plus boudeuse et glaciale, mais souriante et douce en apparence ; elle se fit honneur d'une nécessité. Elle gardait à son mari une sourde rancune ; mais, devant lui demander le montant d'une grosse dette, elle eut la prudence de feindre. Courcy fut touché jusqu'aux larmes de ce qu'il crut un retour de la tendresse de sa femme, et l'autorité d'Augustine s'accrut de toutes les inquiétudes passées de son mari.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

## AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

## Copie d'un certificat venant d'être reçu :

93, RUE ST. FRANÇOIS-XAVIER,  
Montréal, 8 avril 1878.

Aux Propriétaires du "Phosfozone,"  
Montréal.

Messieurs. — Ayant fait usage de votre PHOSFOZONE durant les derniers deux mois, je suis heureux de déclarer qu'il m'a fait un bien considérable dans la guérison d'un *Dérangement de foie* et d'*Indigestion*, et je le recommande instamment à tous ceux qui pourraient souffrir de l'une ou l'autre de ces maladies.

Tout à malades.

(Signé) JOHN POPHAM.

Le "Phosfozone" est en vente dans toutes les Pharmacies de la Péninsule. Prix : \$1 00 la bouteille.